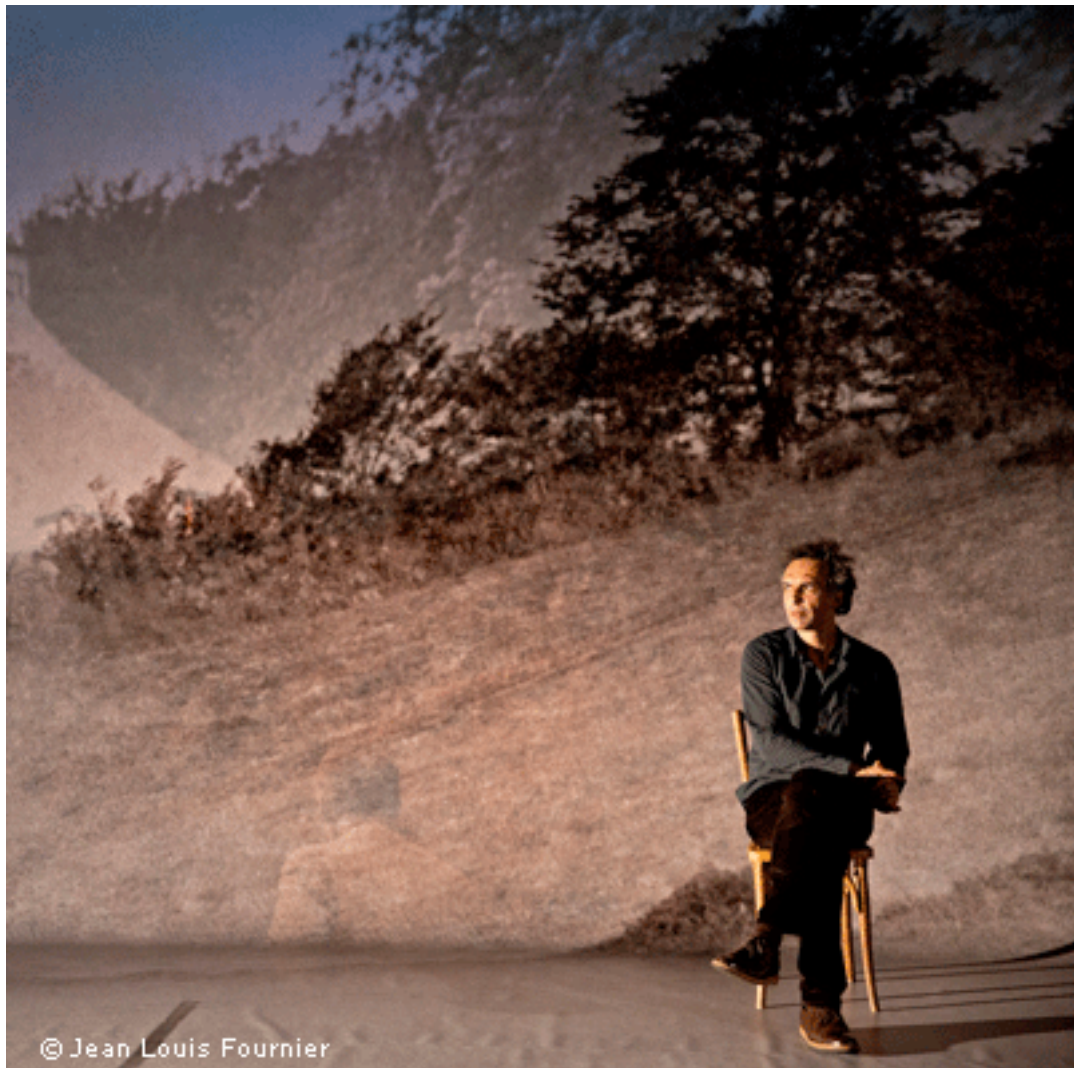




REVUE DE PRESSE

Un métier idéal

un projet de **Nicolas Bouchaud** / mise en scène **Eric Didry**
d'après le livre de **John Berger** et **Jean Mohr**



© Jean Louis Fournier



Théâtre

Lignes de faille

Nancy Huston/
Catherine Marnas
8 → 23 octobre 2014

Tombé

Bruno Boëglin/
Romain Laval
4 → 8 novembre 2014

The Party

Árpád Schilling
28 → 29 novembre 2014

Yvonne, Princesse de Bourgogne

Witold Gombrowicz/
Jacques Vincey
3 → 7 décembre 2014

La Bibliothèque des livres vivants

Frédéric Maragnani
[*Le Banquet*] 5 décembre 2014
[*Le Retour*] 11 → 14 mars 2015

Blanche-Neige

Nicolas Liautard
16 → 19 décembre 2014

Andromaque

Jean Racine/Frédéric Constant
8 → 17 janvier 2015

Sganarelle ou la représentation imaginaire

Molière/Catherine Riboli
8 → 17 janvier 2015

Liquidation

Imre Kertész/Julie Brochen
27 → 31 janvier 2015

Un métier idéal

Nicolas Bouchaud/Éric Didry
3 → 7 février 2015

Le Banquet fabulateur

Catherine Marnas
10 → 14 février 2015

Scènes de la vie conjugale

Ingmar Bergman/tg STAN
11 → 14 février 2015

À la renverse

Karin Serres/
Pascale Daniel-Lacombe
10 → 21 mars 2015

Elle brûle

Les Hommes Approximatifs/
Marianne Navarro/
Caroline Guiela Nguyen
17 → 21 mars 2015

Candide ou l'Optimisme

Voltaire/Laurent Rogero
25 mars → 3 avril 2015

Diptyque Agnès hier et aujourd'hui

Molière/Catherine Anne
31 mars → 10 avril 2015

Petit Eyolf

Henrik Ibsen/Julie Bérès
19 → 22 mai 2015

Peau d'âne

Jean-Michel Rabeux
19 → 22 mai 2015

Cinérama

Opéra Pagai
28 mai → 7 juin 2015

Danse

Carmen

Dada Masilo
10 → 12 octobre 2014

La Hogra

Hamid Ben Mahi
21 → 29 novembre 2014

De marfim e carne - as estátuas também sofrem

Martene Monteiro Freitas
4 → 6 décembre 2014

Bliss

Anthony Egéa
12 → 20 décembre 2014

Sutra

Sidi Larbi Cherkaoui
24 mars 2015

Monchichi

Sébastien Ramirez/Honji Wang
24 mars 2015

Vader

Peeping Tom
27 → 29 mai 2015

Concert

Coup fatal

Alain Platel
15 → 17 avril 2015

Cirque

Azimut

Aurélien Bory
5 & 6 février 2015

SUR LES
PLANCHES

Comédien emblématique de Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud propose en parallèle depuis quelques années des créations plus personnelles et singulières, une sorte de petit théâtre à vivre et à penser. Après *La Loi du marcheur*, d'après les entretiens de Serge Daney, puis *Le Projet Luciole*, voici *Un métier idéal*, d'après John Berger, manière de dresser un « pont poétique » entre médecine et théâtre.

Propos recueillis par Régase Yitar



LA SCÈNE, UN TRUC DE MALADE

Quelle est la genèse de ce projet ?

Il part du livre que j'ai lu à sa traduction, il y a quelques années. J'ai tout de suite eu de l'empathie pour le sujet, le personnage. Berger y suit un médecin de campagne, John Sassa, dans l'Angleterre rurale de la fin des années 1960. Quelqu'un qui a choisi de travailler pour le service national de santé, en un sens un militant. C'est une forme assez hybride : à la fois enquête, recueil de nouvelles, livre sur la médecine, pamphlet... Un bel objet dont on peut faire un objet théâtral.

Quel est ce métier idéal ?

Il faut l'entendre de façon ironique. Pour Sassa, c'est la médecine, parce qu'il l'a choisie par passion. Mais c'est aussi un métier qui vous consume de l'intérieur : il n'y a plus de frontières entre lui et certains patients. C'est une vocation qui lui brûle les ailes.

Vous avez lié, autour de ce concept de vocation, la pratique de la médecine à celle du théâtre. Les docteurs seraient donc comédiens et les comédiens thérapeutes ?

Oui, on pourrait le dire... Il y a d'autres parallèles. Le rapport médecin-patient est une mise en scène : le patient met en scène sa maladie, le docteur sa façon de soigner. C'est ce pont poétique – et j'insiste sur le terme – entre l'acteur et le médecin qui construit le spectacle. On fait une équation un peu délirante entre ces disciplines éloignées en jouant sur cette idée : que serait une représentation qui serait une grande consultation, une consultation poétique ?

Aristote a aussi dit que la tragédie est une « purgation », une catharsis. Croyez-vous en l'efficacité du théâtre comme thérapie ?

J'en suis un peu revenu. Je pense que la représentation doit agiter des questions plutôt que soigner. Elle ne doit pas laisser de côté la complexité. C'est la différence entre le film de Claude Lanzmann et celui de Steven Spielberg sur la Shoah. Ce dernier purge les passions, nous fait pleurer, ferme quelque chose, comme une

communion. Lanzmann, lui, laisse des questions, et l'effroi est bien présent.

Le théâtre n'est-il pas là pour guérir ?

Je ne le pense pas. Mais l'acteur peut construire un lieu dans lequel les gens vont être libres à l'intérieur, être accueillis, prendre du plaisir.

Quelle est la part de votre propre expérience dans ce spectacle ?

L'idée est venue sous l'impulsion d'Éric Didry, le metteur en scène, qui depuis des années fait un travail sur les paroles personnelles des acteurs. On a tiré ce fil : évoquer les accidents – dans les spectacles où j'ai joué – qui m'ont valu de consulter un médecin, ou un psy. Ça me paraissait pertinent, cette idée que l'acteur est à la fois le malade et le médecin, comme le spectateur.

Dans ces derniers spectacles, vous semblez dans une démarche de « théâtralisation de la pensée ». Qu'attendez-vous de ces expériences ?

Elles sont toutes nées spontanément, sans réflexion. Ce qui les relie, c'est qu'il n'y a jamais de quatrième mur, on est en prise directe avec les gens. Et, la grande découverte, c'est que la pensée peut provoquer un plaisir physique. J'ai été soufflé à la création de *La Loi du marcheur*, qui a touché beaucoup de gens qui ne connaissaient ni Daney ni moi, mais avaient un plaisir dingue à écouter cette parole. Il ne s'agit surtout pas d'éduquer. Là aussi, j'en suis revenu : il faut agiter du chaos.

Vous étiez l'an dernier en première ligne dans le conflit des intermittents, porte-parole lors de la dernière cérémonie des Molières. Où en sont ce combat collectif et votre engagement ? Comment réagissez-vous aux récentes annonces du gouvernement ?

Mon engagement n'a pas bougé. Les mois qui se sont écoulés ont été consacrés à la concertation, et, ce qui a été rendu public mercredi 7 janvier – quelques heures avant l'attentat de *Charlie Hebdo*, ce qui a éclipsé l'annonce –, c'est la conclusion des trois experts après maintes réunions. La première nouvelle, c'est qu'ils ont dit que le système proposé par la coordination des intermittents pour une rémunération plus juste – le retour aux 507 heures sur douze mois – ne coûtait pas plus cher que les accords sur l'Unedic du 22 mars contre lesquels nous luttons. Ils ont aussi préconisé la « sanctuarisation » des annexes 8 (techniciens) et 10 (artistes) qui vont passer

« L'acteur peut construire un lieu dans lequel les gens vont être libres à l'intérieur, être accueillis, prendre du plaisir »

dans la loi. Autre point positif, le Premier ministre a promis de dégeler les budgets de la culture et de les augmenter en 2016 ; ce n'est pas rien. Cela prouve aussi que les annulations de spectacles et de festivals n'ont pas été vaines. On note des avancées, même si ce n'est pour l'instant qu'un effet d'annonce. La CFDT et le Medef suivront-ils ? Enfin, ces annonces ne concernent que les intermittents du spectacle, alors que notre engagement incluait d'autres catégories de précaires et chômeurs, il n'a jamais été corporatiste. C'est une manière de nous coincer. Mais on ne s'est pas battus pour un privilège : à charge pour tous de continuer à défendre un système pour tous les salariés. Donc on n'est pas au bout de nos peines.

1. *A Fortunate Man* (1967), devenu *Un métier idéal*, John Berger, Jean Mohr (photographies), éditions de l'Olivier, 2009.

Un métier idéal, mise en scène d'Éric Didry, du mardi 3 au samedi 7 février, 20 h, TnBA, salle Jean-Vauthier.
www.tnba.org

BONS PLANS

**Nicolas Bouchaud
au TNBA**



J.-L. Fournier

Le comédien est l'un des piliers de la troupe de Jean-François Sivadier. Nicolas Bouchaud officie cette fois seul en scène. Sa pièce, *Un métier idéal*, s'inspire de l'œuvre de l'écrivain John Berger et du photographe Jean Mohr qui, en 1967, ont suivi pendant deux mois le médecin John Sassal, parti exercer dans l'une des régions les plus reculées et les plus déshéritées d'Angleterre. Le comédien donne voix à ce personnage de médecin de campagne, et fait écho à son propre métier. Acteur et médecin, deux façons de jouer face aux autres.

★ Jusqu'au 7 février à 20 h au TNBA, de 12 à 25 €, 0556 333680
www.tnba.org

M. Deshayes

Le *métier idéal* d'Eric Didry et Nicolas Bouchaud

La médecine est plus un art qu'une science ; ou plus exactement, la maladie qui en est la justification, et les symptômes qui en sont l'écriture, supposent du praticien une aptitude à « comprendre » (prendre avec) le patient dans sa dimension d'être pensant ne pouvant se réduire à un corps à réparer. Du moins tel est le credo de John Sassal, obscur médecin d'une bourgade rurale anglaise des années 60, qui n'a eu de cesse d'inventer (comme on invente un trésor) sa relation à l'autre vécue comme le vecteur d'humanité donnant accès au noyau dur de ce qui se dit dans le dérèglement des corps souffrants. John Berger (écrivain) et Jean Mohr (photographe) ont accompagné pendant deux mois de l'année 1967, ce médecin de campagne aux visées herméneutiques et, leur livre (« A fortunate man »), traduit en France en 2009 sous le titre « Un métier idéal », éclaire le parcours « poético-philosophico-scientifique » de cet homme qui dans les pas d'Henri Michaux aurait pu dire: « Je résonne du *trop-plaint* de mes patients pour me parcourir ».

« *Un métier idéal* », titre qui résonne en creux lui aussi avec la fougue sensible de Nicolas Bouchaud, acteur engagé du côté du déséquilibre. Plus fragile que l'homme qui marche de Giacometti qui trouve dans la station debout une raison d'être au monde, l'interprète de Galilée, d'Alceste, et du Roi Lear semble lui continuellement au bord de la chute. Et c'est à ce déséquilibre, qui risque à chaque instant précipiter vers le sol son imposante et non moins fragile silhouette, qu'il doit le mouvement même de sa pensée en devenir. Autres sources de vertiges, les correspondances entre l'acteur - qui voit dans la relation médecin-patient l'écho de celle qu'il entretient avec son public - et le protagoniste du livre de John Berger sont si criantes que lorsque, stéthoscope aux oreilles, il ausculte un spectateur monté sur scène à sa demande pour lire une tirade du roi Lear, la médecine et la littérature apparaissent totalement solubles l'une dans l'autre.

Ainsi, de même que le docteur Sassal affirmait que dès qu'un patient franchissait la porte de son cabinet, il n'y avait pas plus grande urgence que celle de créer les conditions pour que la relation s'établisse, cette réciprocité mutuelle qui s'établit spontanément sur le plateau entre l'acteur et le spectateur va être de nature à créer ce saisissant « pacte de lecture ».

Moment précieux d'improvisation qui, en s'inscrivant dans l'œuvre hybride composée de discours narratif (interventions du médecin en visite des « forestiers », les habitants de cette contrée reculée), philosophique (lien entre maladie, bonheur et mal de vivre ?), esthétique (lien entre réel et imaginaire ?), occupe l'endroit de la pierre philosophale : par le simple effet du souffle, guidé par l'artiste, ce spectateur désigné arbitrairement pour être transformé en acteur d'un soir, va trouver en lui la respiration du texte ; et sa tirade du Roi Lear (le plus misérable n'a plus rien à craindre, les puissants ne peuvent rien lui prendre) s'entendra comme si elle était dite par un acteur patenté.

Ce « miracle » on le doit au théâtre devenant le laboratoire scientifique de son propre discours (si la vie est un songe, l'imaginaire appartient à chacun) ; c'est là une originalité de mise en scène dont la fulgurance bouscule les lignes conventionnelles pour éclairer le sens : le « soin » apporté à la relation à l'autre « guérit » de toutes les potentielles insuffisances ; il nous faut parler si nous ne voulons pas mourir de nos blessures, il nous faut « toucher » l'autre si nous entendons naître à nous-mêmes.

INFERNO – 7 FÉVRIER 2015

Cette porosité, entre l'acteur fait médecin (Cf. stéthoscope) et le spectateur fait acteur (texte de Shakespeare), est redoublée par l'intrusion, dans le récit du médecin de campagne qu'il incarne, de ses propres souvenirs d'acteur. Ainsi, Nicolas Bouchaud se souvient de « La Vie de Galilée » de Berthold Brecht, mis en scène par Jean-François Sivadier en 2003, où il s'était blessé au pied. Il rejoue sur le plateau ce qui lui est arrivé en tant qu'acteur. Non seulement il y avait déjà là solution de continuité entre la médecine et le théâtre, mais à l'intérieur même de sa personne jouant son propre rôle, les deux dimensions coexistent : l'acteur « se soignant » pour de faux, comme on le fait au théâtre !

Répondant à la fusion de l'art de la médecine et de l'art de la scène, la mise en scène d'Eric Didry, sobre à l'extrême (trois immenses photographies successives des paysages de la campagne anglaise arpentée par John Sassal constituent le seul décor), propose un champ opératoire aseptisé pour mettre en valeur le questionnement vertigineux suscité par les arcanes de la nature humaine. Seul sur le plateau dépouillé (sauf dans l'épisode du spectateur lisant Shakespeare, comme si le souvenir du passage dépressif rencontré par l'acteur lors de son interprétation du roi Lear l'avait amené à s'accompagner d'un autre « soignant » pour la lecture de ce même texte), Nicolas Bouchaud est celui qui médiatise toutes ses vies et ces interrogations existentielles.

Il porte avec l'immense sensibilité qu'est la sienne les interrogations de tous ceux, médecins, écrivains, hommes et femmes de théâtre, anonymes quidams, qui n'ont de cesse de « soumettre à la question » la violence sociétale engendrant une kyrielle de maux organiques. « La maladie de vivre », si c'en est une, ne peut être traitée que si on la contextualise en « considérant » (au sens de « porter considération à ») chaque sujet comme un effet de sa culture et de son environnement. Un idéal qui devrait « faire métier ».

Yves Kafka